

Étape 3

1916 : action sur le front d'Orient !



collection particulière

Le lendemain, Louis retourna dans le grenier de son grand-père afin de trouver de plus amples informations sur Pierre Collombin, ce soldat tombé sur le front d'Orient qui l'intéressait tant. Et à sa grande surprise, il découvrit une lettre perdue dans une liasse d'enveloppes au fond de la malle. Il ouvrit une lettre expédiée à ses proches par ce soldat en 1916 et essaya de déchiffrer, tant bien que mal, la calligraphie de l'époque. Il put lire quelques lignes tracées au crayon violet sur un fin papier jauni :

" Les Dardanelles, le 16-05-16. N'ayant pas beaucoup le temps de vous en faire long.." Louis, essaya de comprendre cette écriture, lut le texte à voix haute "Je veux simplement vous donner de mes nouvelles pour ne pas que vous soyez inquiets..." Cette lecture interpella son grand-père qui se précipita dans le grenier et demanda à son petit-fils ce qu'il faisait. Louis répondit qu'il voulait se renseigner au sujet de Pierre Collombin. Le grand-père soupira et décida de l'aider à lire la lettre après lui avoir rappelé le parcours de ce soldat qui avait combattu contre l'Allemagne dès les premiers jours du conflit et avait quitté le Nord-Est pour rejoindre le front oriental le 8 octobre 1915. La lettre se poursuivait par ces mots "... Nos progrès s'accroissent. Nous espérons que ça finira bientôt et que je pourrai vous retrouver sain et sauf..." Plus loin il demandait "Écrivez-moi souvent. Envoyez-moi du chocolat, des paquets de tabac et une boussole".

Le grand-père ajouta :

« J'ai aussi quelque chose pour toi : une carte de géographie.

-Pourquoi me montres-tu une carte de géographie ?

Il lui répondit :

-Vois-tu, Pierre Collombin a fait ce trajet : après un voyage en train depuis les tranchées du Nord-Est, il a pris le bateau à Marseille. C'était une nouveauté, il n'avait jamais voyagé aussi loin. Il était jardinier tout comme ses parents et n'avait pas quitté la région, même pour son service militaire en 1906. Le bateau est parti de Marseille et sa destination était le front d'Orient et plus précisément les Dardanelles puis les Balkans.

- Et pourquoi cette destination ? demanda Louis

C'est juste à côté de l'Empire Ottoman, et celui-ci était allié avec l'Allemagne depuis le 1er Novembre 1914, Pierre et d'autres soldats, appelés les « dardars », y allaient donc pour le combattre. L'idée des alliés britanniques, présentée par le premier lord de l'Amirauté Winston Churchill, était d'ouvrir la route vers Istanbul et de créer un front d'Orient pour éliminer l'Empire Ottoman de la guerre. Notre ami faisait partie des troupes du général Sarrail, désigné pour commander les armées alliées d'Orient, qui débarquaient au même moment à Salonique en provenance des Dardanelles et de France, mais en nombre insuffisant pour pouvoir aider efficacement les Serbes, nos alliés.

Il soupira avant d'ajouter :

- On leur avait annoncé une belle victoire mais une guerre de position les attendait jusqu'à l'offensive engagée au printemps 1917 qui n'amena que désillusions et pour notre ami la mort lors d'un assaut des lignes ennemies en Serbie dans la commune de Monastir désormais nommée Bitolya, en Macédoine. Durant cet hiver 1916-1917, le moral des armées alliées était au plus bas : climat, pertes humaines dues aux combats et à l'épuisement des hommes. Mon père était très proche de la famille de Pierre. C'est pourquoi nous avons eu de ses nouvelles durant toute cette période.



Aux Dardanelles, soldats français dormant dans une tranchée, photo de presse agence Rol

Le grand-père ajouta :

-Ceux qui revenaient à l'arrière constataient les impacts de la guerre et se désolaient de voir les femmes travailler avec acharnement dans les champs. D'autres travaillaient aussi énormément pour un salaire de misère dans les usines. C'est Beynette, un ancien élève de l'école d'agriculture d'Écully, devenu aide soignant en 1915 à l'hôpital complémentaire 14, qui renseignait les soldats venus en permission ou en convalescence. Tous les blessés tentaient de résister aux souffrances et de ne pas se laisser mourir. Partout les médecins étaient débordés, les salles étaient remplies de blessés et il ne retentissait que des cris de douleur. Beynette avait vu passer Jean-Marie Paulet, Mohamed Houlmia, Pierre Sarrazin, et tant d'autres, tous décédés. Plus tard, en juillet 1916, il avait appris par un blessé le décès de Joanny Musset, dans la Somme. C'était un cultivateur de sa commune et il était allé voir Jeanne, sa veuve. Parmi tous ces blessés, il avait rencontré en septembre 1918, Antoine Chavanne, natif de la commune d'Écully. Celui-ci atteint de la typhoïde, était son patient le plus délicat à soigner. Durant plus de trois semaines, Antoine lui avait raconté la vie au front, il disait que la peur était omniprésente, que "si le froid ne vous tue pas alors les maladies s'en chargeront", et que "si vous êtes toujours là alors les obus le feront ou les balles" et "si malgré tous ses obstacles vous survivez, alors la folie vous emportera". Cette description effroyable de la guerre n'était qu'une synthèse de ce que M. Beynette avait entendu jusqu'alors. Antoine communiqua les nouvelles qu'il avait reçues de Pierre Collombin. Ainsi, jour après jour, il rajoutait un détail que la veille il avait oublié et alors l'histoire se complétait. Le vœu d'Antoine était de lui rendre un dernier hommage dans leur petite commune. Malheureusement son état ne lui permettait pas de réaliser son désir.

Documents :

http://lyon.voyeaud.org/pop_1576.php?id=2770

<http://www.memoiredeshommes.sga.defense.gouv.fr/fr/ark:/40699/m005239e01e166ea/5242bd011076d>

<http://www.memoiredeshommes.sga.defense.gouv.fr/fr/ark:/40699/m005239ded61e886/5242bce5639c4>

